

MUR 1771

Cent treizième

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Solstice de l'hiver 1980.

Mes chers confrères,

Je ne vous apprends rien : Pour ne pas vivre au centre ardent de la Francité belge, je n'en suis pas moins ses manifestations, surtout quand elles se targuent de quelque panache. Il n'y avait donc pas lieu de craindre que j'eusse oublié l'exposition littéraire organisée par Europalia '80.

Accueillie par des "mouvements divers" — délicat euphémisme ! — je ne suivrai pas ceux qui me poussent à partager leur indignation. Je ne m'indigne plus. On n'en finirait pas. Pensez aux ébats de nos naufrageurs nationaux. Il y a de quoi être étouffé. Je préfère le rire libérateur ou le sourire amusé.

Tout d'abord un aveu. Je ne fis à cette exposition qu'une visite furtive. La raison ? Mon allergie à cette tuyauterie de style chantier qui, au Palais des Beaux-Arts, déguise la vieille salle de sculpture conçue par Horta en cet étrange "hall d'animation". Par bonheur, il reste le catalogue. C'est un document riche en surprises.

Le choix des élus témoigne en effet d'un goût très net pour le jeu de massacre, inspiré ici par un esprit partisan de la plus belle eau. Notre pauvre A.E.B. fut particulièrement éprouvée. Elle ne fournit même pas la moitié des effectifs. Seuls furent épargnés quelques monuments officiels, ou presque historiques. En revanche, plusieurs bénéficiaires inattendus :

des morts, des citoyens français, un chansonnier, un créateur de bandes dessinées, largement soutenus par la cohorte des langagiers abscons.

Les responsables de ce beau travail ? Le catalogue nous renseigne : "Quatre-vingts écrivains ont été choisis par un comité consultatif présidé par le professeur Roland Mortier de l'Université libre de Bruxelles". Le nom de ces juges fut longtemps un grand mystère. Le président, consulté, se récusa "par discrétion".

Ils s'étaient juré, paraît-il, de ne pas divulguer leur nom, et peut-être se réunissaient-ils vêtus de manteaux couleur de muraille. Comme les secrets ont le destin de s'éventer, celui-ci ne faillit pas à la tradition et révéla un singulier aréopage. Le journalisme y coudoie le professorat et les fonctionnaires supplantent les académiciens. Dans cette curieuse macédoine un trait commun : les hommes de lettres y sont rares. Des sept ayant quelque bagage quatre se sont stoïquement immolés, contre trois, heureux d'affirmer les suffrages de leurs pairs.

Si, parmi les vivants, en principe les seuls admis, se trouvent quatre morts, c'est sans doute qu'ils ne furent pas tenus pour tels. L'immortalité n'est-elle pas le sort des grands auteurs ? C'est une consolation ravigotante devant le nombre déplorable des morts-nés.

La vedette, si j'ose dire, de ces morts-vivants, s'appelle Sophie Podolski. Suicidée à vingt-et-un ans, elle a bénéficié de la notice la plus longue. A propos du seul titre paru de son vivant, nous apprenons : "Il s'agissait enfin, dans l'espace de la modernité, d'une texte authentiquement spontané avec effet de non-concerté, non-retravaillé, autobiographique et riche de nombreux niveaux de lecture. En outre, objet-livre différent et texte de "phemme" où se graphie la langage d'un corps et d'une pensée qui échappent, si l'on peut dire, à la division des rôles et identité sexuels au sens où celle-ci s'entend généralement". Vous avez sûrement goûté, comme moi, la lucidité de ce commentaire. Le scoliaste de service fait toujours montre d'une égale profondeur et ceci permet de mieux comprendre le sens de cette exposition car, n'en doutez pas, elle en a un, en dépit des apparences.

Le clé se trouve dans l'introduction due au docteur en philosophie et lettres Marc Quaghebeur. Dans un style savam-



ment alambiqué il démontre que notre littérature n'a pris son réel essor qu'après "la rupture des années soixante", élan soutenu par "L'autre Belgique". Certains poètes "poursuivent une entreprise de célébration par le verbe qui ne connaît pas toujours l'angoisse où l'abîme des précédentes aventures. Moins totale dans leur visée, leur saisie s'inscrit plus clairement dans le pur fonctionnement littéraire et implique une certaine restauration de l'être par la grâce du texte là où d'autres instaurent l'espace nécessaire à la désaffection qui prélude au nouvel horizon".

Vous me l'accorderez, c'est dit avec cette clarté particulière qui semble un des buts de la nouvelle belgitude. Car "la génération de la belgitude, avouée ou déniée, est sans doute une des premières depuis cent ans qui ose regarder en face cet Etat et l'état de choses qu'il a produit". D'où sont nés ces textes-devinettes qui font les délices des commentateurs capables de déceler le sens de ce qui apparemment en semble dépourvu.

Quoique voués d'habitude à de minces plaquettes aux tirages confidentiels, ces travaux n'en sont pas moins promus à conquérir les foules stupides, quand celles-ci seront — enfin — émancipées.

Marcel Proust écrivait hier qu'il prévoyait l'époque "où des écrivains passeraient pour plus profonds, simplement parce qu'ils écrivent mal". Notre époque a largement réalisé cette prophétie. L'avant-garde se nourrit toujours d'extravagances, tenues sur l'heure pour des vérités intangibles. C'est utile pour secouer le cocotier. Et puis, tout se calme. Et seul le temps décide car il ne suffit pas d'être situationniste, ou quelque chose de même farine, pour avoir du talent, et c'est bien fâcheux pour nombre d'illuminés. A la fin, chacun reste seul, dépouillé de tous les oripeaux avec son seul bagage. Au mieux, il laisse un nom, et parfois s'y accole un titre, voire plusieurs ; ou bien, ultime sauvetage, un seul vers. Tout est là. L'essentiel, c'est d'éviter le verdict de Pétrone : "Citez-moi un seul vers où le bon goût étincelle : tous ces avortons littéraires ressemblent à ces insectes qu'un seul jour voit naître et mourir".

ROGER AVERMAETE.



CHRONIQUE DE LA PURETE

Dans une récente émission de la radio française nous avons pu apprendre que les Luxembourgeois apprennent à l'école le français et l'allemand et qu'entre eux ils parlent le letzenburg. Ils n'ont donc pas le noble souci de la pureté qui anime — sinon nos compatriotes qui dans leur grande majorité se foutent déplorablement du problème — les guides politiques choisis par le peuple souverain et qui, dès lors, pensant pour lui, veillent avec une rare vigilance au respect de la pureté linguistique.

Les grandes nations sont unilingues et fières de ne rien comprendre à des idiomes étrangers. Par conséquent, nous sommes une grande nation. C.Q.F.D.

R.A.